



Être curé d'une petite paroisse, être modeste serviteur du Seigneur dans une communauté rurale semblent au néophyte un métier de tout repos, une simple charge que l'on supporte avec mille satisfactions. Ce n'est qu'apparence. En réalité, une telle mission confronte le prêtre à la dure réalité de la nature primitive ; ses prêches se heurtent aux exhibitions des bêtes vulgaires, ses paroles éclairées sont contredites par la cruauté des instincts les plus sauvages.

Toutefois, il ne peut pas condamner avec outrance, car il connaît chaque membre de chaque famille. Chacune de ses ouailles lui paraît son propre enfant, que, par bonheur et par devoir, le Ciel lui a épargné. Le curé est le confident de chaque peine, le consolateur du moindre chagrin.

Tel était le sort du bon Père Constantin, homme d'une bonté sans pareille, d'une douceur inégalable. Prêlat d'une petite église, ses quelque quarante années de sacerdoce représentaient un trésor d'indulgence, de gentillesse, de bienveillance.

Son long apostolat lui avait permis de marier les grands-parents, de faire communier les parents et de baptiser les enfants. Trois générations se succédèrent sur les fonts baptismaux ou dans le confessionnal ; grand-père, père et fils servirent les offices avec les mêmes maladresses, qu'il pardonnait en levant les yeux au Ciel.

Les plus fanatiques opposants de l'Église, les rouges, les mécréants, et tous les libres penseurs venaient le voir en secret pour se faire absoudre leurs forfaits et leurs turpitudes. Les plus dévotieuses veuves et vieilles filles s'infligeaient les pires tourments. Et toujours, vous entendez toujours, le Père Constantin leur donnait le pardon divin, il permettait à l'âme contrite de s'apaiser et continuer à vivre dans la quiétude retrouvée.

En quelques années, le Père connut tous les foyers de la paroisse, il savait dans quelle maison trouver du cidre gouleyant quand les premiers frimas de l'automne refroidissaient le corps ; il savait dans quel logis goûter une pâtisserie succulente, une petite goutte revigorante ; il savait quelle gourmandise l'attendait dans telle ou telle demeure : les tripes à la ferme, la brioche au manoir, les friandises ou le beurre à la baratte. Il prenait soin d'écarter les ragots, d'oublier les médisances, consacrant le plus précieux de son temps à restaurer les âmes tourmentées, à encourager les exemples vertueux.

Il en était même arrivé à établir quelques moyens pour laisser parler le fond du cœur sans morfondre l'âme blessée. Par exemple, si une femme avait succombé au péché de chair, écart compréhensible quand les ardeurs de la jeunesse et la fougue de la saison torride entraînaient à se vautrer dans le stupre, il avait imaginé une manière de laisser se confesser sans obliger la damnée à avouer son erreur. D'ailleurs le Père savait que, le plus souvent, la pécheresse n'avait pas trompé son mari, mais s'était simplement trompé de mari !

Il lui suffisait de déclarer, sans dénoncer son complice, la voix étranglée par la contrition :

— Je suis tombée dans le chemin de l'église.

Le Père Constantin comprenait, bénissait et sanctionnait de quelques Ave Maria, parfois d'un cierge ou d'un pain bénit, selon la richesse de la scélérate, tout en lui recommandant de se contenir plutôt que renouveler son erreur. Le calme ressuscitait dans l'esprit de la fautive, qui réglait sa dette et rejoignait son amant l'âme tranquille et la paix se maintenait dans la communauté.

Ainsi vivait le village sous la direction inaltérable de Monsieur le curé, qui vit défiler les conseils municipaux et les maires. Avec ces derniers, il prenait garde au bien-être matériel de ses ouailles et ses vœux étaient exaucés : la commune assumait l'entretien de l'église, propre et chauffée en hiver. Le presbytère restait accueillant. La rue qui conduisait au temple était praticable en toute saison. Le Père Constantin évitait de solliciter quoi que ce soit pour son confort personnel, il se contentait de vivre dans une communauté harmonieuse.

Mais le temps ne s'occupe pas du bien-être des uns et des autres ; son œuvre unique offre le caractère implacable : il vieillit tout ce qui naît, il anéantit les forces, il ronge les corps, il fatigue les âmes, il les conduit vers la dernière heure, le trépas et le repos éternel au Ciel ou en enfer. Mécréant ou calotin, libre penseur ou bigot, le sort est le même pour tous.

Le brave et saint curé subit ces rudes conséquences, comme tout le monde.

Après des années de devoir attentionné, le Père Constantin commença à prendre de l'embonpoint, sa marche se ralentit et son fauteuil finit par ne plus le contenir. La maladie qui l'avait épargné pendant des décennies vint frapper à sa porte : obésité, diabète, cholestérol, rhumatismes, incontinence, la liste de ses affections avait des allures diaboliques.

Reconnaissant de ses louables services, Monseigneur l'évêque lui enjoignit d'abandonner sa paroisse et ses ouailles, d'aller profiter d'un repos mérité dans une maison où tout serait entrepris pour lui assurer une vieillesse heureuse.

Un tel horizon n'était pas du goût du Père Constantin, il lui semblait trahir ses paroissiens, lui qui s'était toujours préoccupé des autres plutôt que de lui-même :

— Ah ! je ne peux pas partir sans, au minimum, prévenir mon successeur des bonnes adresses où il trouvera l'hospitalité conviviale. Je ne peux pas quitter le presbytère sans l'informer de toutes mes connaissances accumulées au fil des ans. Et les petits arrangements établis avec chaque famille du village. Je ne peux pas désertier en emportant avec moi les ententes sans conséquences, avec le maire, les conseillers, avec les uns et les autres. Ce serait jeter toutes ces années comme un fêtu de paille dans les flammes de l'enfer.

Le tourment crucifiait le brave homme. Son successeur n'était pas encore nommé, il devait être choisi dans la promotion du séminaire.

Le Père Constantin craignait que le jeune abbé ne fût un gringalet, plein de certitudes et de théologie, si peu paré aux réalités de la vie des hommes et des femmes, surtout ceux de la campagne. Comment s'y prendre, alors qu'il ne le verrait sans doute pas ? Comment avertir le débutant appelé à lui succéder ?

Il bannit l'idée de confier ces messages si intimes à sa bonne, une bigote bondieusarde capable de s'ériger en doctoresse de la morale et tout taire au jeune prêtre, condamné à devenir son prisonnier : « paroles rapportées sont envenimées » dit la sagesse populaire.

Le curé pensa un instant coucher ces informations sur le papier, former un testament assermenté, détaillé, circonstancié. Après mûre réflexion, il y renonça de peur que le papier fût découvert par sa bonne, qui avait tendance à mettre son nez partout, et se confronter de facto au danger précédent : la censure moraliste et inconsidérée.

— Diable ! si j'ose dire, comment transmettre ces précautions à mon confrère ? Comment le prévenir pour qu'il ne sombre pas dans l'excès mortifère des tartuffes qui nous cernent ? J'implore Dieu de venir à mon secours.

Une nuit d'insomnie ne lui fournit aucune solution ; une matinée de méditation le laissa dans l'expectative ; une journée de prières aboutit au silence céleste.

Pour célébrer son départ, la municipalité organisa un vin d'honneur où tous les paroissiens sans exception vinrent trinquer. L'initiative parut si plaisante et pleine de bonhomie que le Père Constantin y trouva l'esquisse d'un remède :

— La solution n'est-elle pas là ? songea-t-il avec humilité. Confier mes secrets à Monsieur le Maire ? Après tout, il s'occupe des citoyens et moi des paroissiens, mais à bien y regarder ce sont les mêmes personnes... Le maire veille à la quiétude des mécontents et moi à la douceur des âmes, ce sont les mêmes gens affligés.

Une ultime retenue le freinait : les opinions tranchées de l'élu, toujours prompt à condamner les conseils ecclésiastiques, toujours aveuglé par les diktats matériels, partisan de la laïcité sans foi.

Homme de sagesse et de raison, le Père Constantin passa outre, il savait aussi que le premier élu servait du poisson le vendredi à la cantine scolaire et fêtait le saint-patron de la commune par un vin d'honneur républicain.

Il alla vers le premier édile, lui confia les recommandations à destination du jeune abbé qui s'installerait dans quelques semaines, le sollicita d'être le garant de la tranquillité du village :

— N'ayez crainte, assura le maire, un rictus au coin de ses yeux ronds... Ça restera entre hommes, vous, moi et votre abbé. Je vous en fais la promesse.

Soulagé d'avoir trouvé une solution honorable à son souci, le brave curé interrompit ses confessions, quitta ses paroissiens et ferma la porte de son presbytère. Il partit vers les soins et la maison de santé, heureux comme un pape. Pardonnez cette expression franche et outrancière.

La charge de curé connaît les tourments évoqués ; celle de maire est tout aussi lourde et contraignante.

Diriger une commune, c'est entendre les pleurnichards et leur mauvaise foi, c'est écouter sans broncher un nouvel habitant débarqué de la ville se récrier du chant du coq, un voisin de l'église maudire la sonnerie de l'angélus, et bien d'autres lamentations insolites et saugrenues. Pour tout salaire de ces contraintes, il ne reçoit aucun merci, pas une once de reconnaissance.

Par ailleurs, être maire, c'est lutter contre le sommeil dans les réunions ennuyeuses, perdre son temps en officialités fastidieuses et répétitives, les gerbes, les médailles ou les mariages à l'heure où il a plutôt envie de tondre sa pelouse.

Le maire du village fut ainsi contraint de se présenter à un colloque imaginé par le Préfet dans son cabinet désœuvré. La longueur du voyage et l'état des routes départementales eurent pour conséquence que le maire dut consacrer un jour à l'aller, un autre à la réunion et un troisième au retour.

Soucieux de mettre à profit un aussi long dérangement, il eut idée de consacrer une quatrième journée à des rencontres utiles au bonheur du village ou à des salutations mondaines et acheva la semaine par des arrêts sur le chemin, ici pour un balai à destination du cantonnier, là pour un tableau noir que réclamait l'instituteur. Voilà la réalité d'un maire comme celui de la commune.

Pendant cette absence de Monsieur le Maire, l'abbé Sylvain prit ses fonctions.

Le jeune prélat venait droit du grand séminaire où il avait appris maintes choses dans les livres sans jamais visiter le monde. Sa jeunesse enflammait son exaltation, son ardeur remplaçait l'ancienneté et la bienveillance du Père Constantin. Il surgit sans crier gare la tête haute, retira les clés du presbytère au bureau municipal, s'enquit de la bonne qui l'attendait avec impatience et posa son bréviaire sans tarder sur la table du salon.

Aussitôt, il déambula dans la paroisse répétant à l'envi que sa tâche de prédicateur l'attendait près du tabernacle. Quand il croisait un enfant, il rappelait que le catéchisme aurait lieu deux fois chaque semaine et qu'aucun garnement n'en était dispensé. Quand il rencontrait une femme, il serinait que sa mission de confesseur était au service de chacun et de chacune, qu'il se tenait à la disposition de qui souhaitait l'absolution de ses fautes. Si un homme coupait son chemin, il insistait que la messe du dimanche est une obligation si on veut éviter toute turpitude dans son ménage.

Aussitôt dit, aussitôt fait, femmes et enfants se précipitèrent pour dénoncer leurs forfaits commis depuis le départ du Père Constantin.

Une première paroissienne s'agenouilla :

— J'ai péché par gourmandise : les fruits mûrs dans les arbres me tentaient. J'ai craqué et j'ai croqué.

— Attention à votre santé, madame. Je vous pardonne cette faiblesse.

— Et je suis tombée dans le chemin de l'église...

Décidément, songea le prélat, en voilà une qui attache beaucoup d'importance aux petits problèmes ordinaires, plutôt que s'interroger sur les péchés mortels qui la condamneraient aux enfers.

— Surveillez où vous mettez les pieds... ce genre de chute peut arriver à tout le monde.

Une deuxième pécheresse annonça :

— J'ai été jalouse de ma voisine, sa nouvelle robe me paraissait plus belle que toutes les miennes.

— C'est en effet une faute bien féminine, à laquelle vous êtes toutes soumises. Je vous en absous.

Avez-vous d'autres tourments dans votre âme ?

— Oui... je suis tombée dans le chemin de l'église...

Toutes les mêmes ! regretta le jeune confesseur, toujours les tracas les plus vulgaires. Il me faudra prêcher l'élévation des esprits.

— Soyez plus vigilante. Sachez que ça peut m'arriver à moi aussi ; il n'y a pas de quoi se morfondre.

Une troisième, une sixième, une dixième reconnurent quelques forfaits et toutes déploraient, avec un vif regret, être tombées dans le chemin de l'église.

— J'espère que vous ne vous êtes pas fait trop de mal, s'exclama le jeune abbé... Vous ne vous êtes pas écorché le genou ?... C'est une épreuve dont il faut savoir se relever... Tirez profit de cette position : elle permet de voir les choses sous un angle nouveau... Moi-même ne suis pas épargné, je peux tout aussi bien sombrer dans ce travers.

L'abbé Sylvain multipliait les formules de pardon et d'encouragement pour ne pas se lasser lui-même d'entendre sans arrêt ce même reproche qu'il jugeait anodin.

De leur côté, les paroissiennes lui trouvaient une bienveillance accrue par rapport à son prédécesseur : non seulement, il n'infligeait plus d'*Ave Maria* en nombre, mais en plus, il avouait être susceptible d'être touché :

- Sans doute les nouvelles consignes du Pape.
- Ou des trucs qu'on apprend maintenant aux jeunes curés.

Trois jours se passèrent. Le curé marquait les esprits de sa jeune indulgence, ses méthodes inédites apprises au séminaire, son caractère ouvert aux tentations modernes que le vieux prélat ignorait sans doute.

Le maire revint de la préfecture et s'évertua à régler les litiges de voisinage apparus pendant son absence.

Un matin, les deux hommes se rencontrèrent devant l'école primaire :

— Ah, monsieur le curé, s'exclama le maire avec emphase, on m'a informé de votre arrivée, mais le temps m'a manqué pour venir vous saluer. Alors êtes-vous bien installé ?

— Oh, Monsieur le Maire, il serait injuste de me plaindre : le presbytère est d'un confort à donner envie à mes confrères parfois mal logés. Quant à l'église, elle est merveilleuse de propreté, son entretien est exemplaire... Je vous remercie et vous en félicite en même temps.

— Je dois reconnaître que le Père Constantin nous signalait tout ce qui n'allait pas. Et j'ai toujours veillé à ce qu'il ne trouve pas de quoi se lamenter. Après tout, l'église et le presbytère appartiennent à la commune, autant y investir... Si un jour, on les revend, autant que ce soit propre.

— Oui, j'ai appris votre bonté. Vous étiez tous les deux les généreux secours du village.

Les compliments et les politesses presque exagérés s'échangeaient avec ferveur.

— Ainsi, vous n'avez rien à me réclamer... vous êtes bien le seul dans tout le pays. Si vous saviez ce qu'on invente et qu'on me demande.

L'abbé Sylvain écoutait et se souvint tout à coup des confessions entendues :

— Permettez-moi, Monsieur le Maire, de formuler une simple requête. Oh, ce n'est pas pour mon intérêt personnel, mais pour la sécurité des paroissiennes. En fait, voyez-vous ? il s'agit d'une question de voirie municipale...

— Je vous écoute, s'exclama le maire inquiet d'entendre des revendications déjà connues et formulées par le nouveau venu.

Le pauvre curailon cherchait ses mots pour exprimer sa supplique :

— Voilà, comment vous dire sans enfreindre le secret de la confession ? De façon résumée, disons que plusieurs dames du village se sont plaintes d'être tombées dans le chemin de l'église... Je me permets de vous le signaler... Si vous pouviez corriger cet endroit qui se révèle dangereux. Malheureusement, je ne peux pas vous fournir plus de détail, ignorant moi-même le problème précis.

L'abbé se désolait de sa méconnaissance, il aurait dû interroger et regrettait son manque de curiosité. Il ne savait pas comment définir son désarroi, comment se justifier pour implorer une excuse, quand tout à coup, un éclair de lucidité le toucha :

— J'y pense, Monsieur le Maire... si vous souhaitez plus de précision, il vous suffit d'interroger madame votre épouse ; elle-même est tombée deux fois la semaine passée !